

Les déçus  
de la « Génération-pont »



**Amine Souffer**

**Les déçus  
de la « Génération-pont »**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13917-3

*A mon fils Salim. A mon fils Saad  
A mon épouse  
A ma famille et à tous mes amis  
A la mémoire de tous ceux qui sont très tôt partis.*



## Prologue

« Nous allons tous mourir, un seul survivra ! » Ainsi parlait ma mère.

Je n'avais pas encore fait connaissance avec la mort. Ainsi, il n'y a eu que ce « seul » qui m'intriguait, me hantait et alimentait le délire qui fut mon compagnon, mon errance, mon égarement. Mon enfance et ma jeunesse furent un mauvais souvenir, une illusion d'avoir trop vécu. L'angoisse née de rêves mi-nocturnes mi-diurnes grandissait avec moi, me devançant même souvent, en tentative hasardeuse d'exploration de lendemains incertains.

Depuis, j'avais emprunté tous les sentiers solitaires monologuant à la limite de la déchirure avec une ombre objective qui me faussait compagnie lors de mes combats donquichottesques contre les mirages de la vérité. Une quête à la limite de l'absurde sans finalité ni objet, le fardeau d'un mystère de famille, une foi mutante à travers le temps et l'espace, qui, tout en me privant de sérénité, m'épargnèrent la latence de la peur de la mort. De la mort, j'ai toujours eu le sentiment que j'en revenais. Cette pesante angoisse ne serait probablement pas née avec moi. De là à croire en la réincarnation est un pas que j'avais franchi. À cette époque-là, on ne savait rien ni de la psychogénétique ni de l'épigénétique. Je n'ai eu comme unique force que celle de mon intuition et une intrigante intuition qui me disait que j'allais vivre longtemps. N'était-ce qu'un subterfuge inconscient de me projeter au-delà de l'angoisse menant fatalement au suicide ? Oui, j'avais longuement discuté du suicide avec mon double avant de décider, contre son avis, de vivre, malgré tout.

Ainsi, j'ai pu traverser en long et en large la fin d'un siècle et le début d'un millénaire, changeant mille fois d'ultimes certitudes. J'accordais l'éternité qu'aurait eue ce « seul » dont parlait trop souvent ma mère, tantôt à l'un de mes parents, tantôt à moi-même.

Et si ce « seul » était ma mère ?

Non, ma mère n'avait pas mérité l'éternité. Surtout pas en ce jour où, euphoriques, elle et sa mère sur la terrasse, s'écriaient : c'est lui ! En scrutant scrupuleusement le ciel. Innocemment, j'avais demandé de qui il s'agissait.

– Mohammed V, c'est lui, dans la lune !

De bonne et infantile foi, je l'avais vainement cherché et recherché, lui et son bonnet, sous tous les angles de vue que permettait le balancement de ma tête. Ce même bonnet qui deviendra curieusement le symbole du patriotisme à toute une génération de crédules. Ces mêmes candides qui s'autoalimentaient en mirages avant que tous ces symboles ne soient enterrés définitivement sous le poids d'événements ultérieurs.

– Tu l'as vu ?

– Non ! Rien !

Ni la solennité de sa gifle, ni la vigueur de mon imagination ne m'avaient permis d'entrevoir la moindre ombre ni du roi ni de son bonnet. C'était mon premier péché ! Je ne pouvais douter que l'hystérie collective de voir leur roi à la surface de la lune n'était qu'une facette d'une myriade de mythologies bien ancrées dans la mémoire d'une « nation » dite islamique. Bien plus tard, c'était au tour de Khomeiny de trôner sur la lune. Incorrigible est ma mère ! Même mon père, du haut de son autorité présumée que ma mère savait si bien exagérer, n'avait rien pu changer de son caractère de fille unique, elle qui n'avait cessé de réclamer vigoureusement toute l'affection qu'elle ne pouvait nous donner.

Elle avait récidivé le jour où elle m'annonçait, pendant qu'elle pleurait de ses larmes plus sonores que visuelles, la mort de « Sidi Mohammed ».



– Mon cousin de Fès ? Demandai-je.

Nous avions l'habitude de l'appeler Mohammed, à l'instar de tous ceux qui portaient ce prénom du prophète. Dans le temps, tous les garçons nés en premier devaient porter ce prénom. Je ne devais pas déroger à cette règle. Mon père avait dû marchander dur avec mes grands-parents maternels avant de concéder à un win-win qui m'avait octroyé deux prénoms. Mais comme ils ne m'avaient pas demandé mon avis, j'avais catégoriquement refusé de porter un prénom que portait tout le monde et dont usait quiconque ignorait votre vrai prénom pour vous interpeller.

– Non ! s'écria ma mère, c'est le sultan Sidi Mohammed El khamis !

– Pff, tu m'as fait peur, j'ai cru que c'était mon cousin !

Sa gifle, sortie de je ne savais d'où, était d'une violence qui contrastait avec son état d'abattement et de deuil d'il y avait quelques secondes auparavant. Ma mère maîtrisait cet art de changer de ton, mine de rien. De quoi confirmer les allégations des cinéastes étrangers qui restaient médusés devant les performances des Marocain(e)s lors des castings pour comparses et figurants : « Tous les Marocains sont des acteurs innés ! » concluaient ils.

Et si ce « seul » était mon père ?

Mon père était une réincarnation d'un de ces héros tragiques de la mythologie grecque. Il me rappelait Sisyphe en remontant le lourd secret d'un drame familial, à lui seul, sur la pente raide, le long de ses 63 ans. Personne ne savait rien de ce qui l'érodait de l'intérieur. Seul le fait de lui évoquer ses parents le blessait visiblement. Son secret, le saurai-je un jour ? Certes, mais cela serait trop tard pour lui apporter un quelconque secours, un moindre réconfort... J'en pleure toujours. Sa franchise et sa force de caractère faisaient de lui un être à part dans « la ferme royale des animaux », pour paraphraser maladroitement George Orwell. Pourtant, ce soir dont je me souviens très bien, il avait été emporté par les scouts qui défilaient dans ma rue natale, Chebanat. Ils l'avaient porté très haut et scandaient : « Larbi Barigo, leader de l'indépendance, nous

ne t'oublierons jamais » ! Vraiment, mon père méritait bien l'éternité. Ensuite, c'était l'amnésie totale. Il n'avait pas compris ou ne voulait pas comprendre que ce Maroc est révolu et qui sait s'il avait déjà existé autrement que dans les slogans, avant d'être réduit au silence, vaincu par les voix haute définition des leaders courtisans qui allient la belle parole à l'acte le plus abject. Oui, ces bouffons-là, dont personne n'aurait pronostiqué la « grandeur », sont maintenant respectés et adulés puisque « arrivés » !

Mon père était plus sensé, mais un peu plus compliqué à comprendre en politique. Il avait été « pour » l'indépendance et « non » pour le Parti de l'Indépendance, l'Istiqlal, qui, encore pour lui, devait être dissous une fois l'indépendance acquise. Il avait quand même fait don des peaux de nos moutons de l'Aïd lors de la campagne de collecte organisée par ce parti. Il était affilié à l'UNFP et n'aimait pas Ben Barka qui pour lui était « le plus grand despote » qu'il avait connu ! Quand, je lui ressassais qu'Hassan II était peut-être parmi les commanditaires de son assassinat, il répondait calmement : « J'en doute. Je ne le vois pas commanditer un meurtre. En tout cas, celui qui a fait ça nous a épargné d'être dirigés par un dictateur ! » Mon père se refuse d'avoir « légitimé » un assassinat avant ou après celui-ci. À mon tour, je lui accorde cela puisque lui, il avait bien côtoyé l'homme et son personnage que d'autres ont d'ailleurs critiqué, mais jamais publiquement. Mon père avait déjà cette fibre démocratique que d'autres n'avaient pas, du moins avant qu'ils ne découvrent les vertus de l'opportunisme de la représentation dans les institutions dites démocratiques et d'en faire un fonds de commerce, très prospère d'ailleurs. Aussi, pour lui, Hassan II était plus « démocrate » et plus généreux que son père. Il voulait dire que Mohammed V ne faisait pas autant de dons que son fils. C'est que Mohammed V n'était pas aussi riche que son fils Hassan II ! Au Maroc, l'expansion des fortunes personnelles était devenue encore plus importante que l'expansion de l'Univers sans que l'on puisse en déterminer les sources.

Le jour où son ami et leader de l'UNFP (Union Nationale des Forces Populaires) Abdallah Ibrahim avait été nommé Chef du Gouvernement, il était allé le voir à Marrakech juste pour rompre avec lui. Oui, mon père détestait les privilèges et faisait tout, par instinct, pour s'en prémunir. C'était Abdallah Ibrahim qui lui avait tendu la perche : « Je t'offre tout ce que tu veux à cette seule condition : je ne veux plus t'entendre parler d'Essaouira ! »

Blessé dans son amour pour sa ville chérie, mon père ne l'avait revu qu'une dizaine d'années plus tard. Mon père avait alors fait faillite dans son commerce et le parti avait fait faillite en politique, accusé à tort ou à raison d'avoir fomenté un coup d'État et d'avoir collaboré avec l'Algérie. C'est dans la période qui suivit qu'un jour le prêtre de la ville avait fait convoquer mon père chez un juge pour défaut de règlement de loyers. Content et sûr de lui, mon père avait eu le culot de dire au juge : « Je n'ai jamais disposé d'aucune propriété ni même celle d'un pavé dans cette ville, moi qui suis membre élu au Conseil Communal depuis des années ! Il ne s'agit en l'occurrence que d'une erreur ! »

Il avait déchanté lorsque le prêtre avait sorti de sa poche un papier signé des mains et au nom de mon père. C'était le loyer du local du Parti qui faisait office de siège local de la Jeunesse Ouvrière Marocaine et qui était resté fermé depuis longtemps, pas loin de l'hôtel Messaouda. Cet Hôtel était tenu par une juive encore plus réputée par la skhina appelée aussi « dafina », le plat emblématique du samedi midi, qu'elle cuisinait à merveille. Elle y servait aussi du bon vin aux Marocains, même à ceux qui sont « montés » avant l'heure. Je suis sûr que mon père avait oublié même l'existence de ce local sur le chemin du retour de ce cul-de-sac de chez Messaouda.

Mon père n'était plus qu'une pâle copie de lui-même et l'ombre de ce qu'il avait voulu être, un simple salarié dans une Compagnie de Transports nationalisée, la CTM, où l'ex-Pacha de Safi (Feu Amara), lui avait cédé sa place au sein du siège à Casablanca. Il avait demandé à regagner Essaouira en payant le

prix : celui d'être déclassé pour se retrouver relégué au grade du garage de troisième catégorie qu'était celui d'Essaouira. Il ne percevait que le salaire moyen des fonctionnaires de l'époque des années 1970, soit entre 600 et 750 dirhams.

Le verdict était tel que nous avions tout partagé avec le prêtre pendant quelques années, à l'exception de la déception que mon père avalait, seul, jusqu'à épuisement total de sa vie.

Abdallah Ibrahim l'avait renvoyé par ces mots : « L'UNFP, c'est maintenant fini. Vas-y, demande aux Souris (les gens d'Essaouira) auxquels tu es resté fidèle de te payer toutes les mensualités restées impayées ! » Abdallah Ibrahim était d'autant plus fâché que mon père n'avait pas respecté le boycott de toutes les élections et autres mascarades organisées par Hassan II. Mon père s'était paradoxalement présenté, parmi les notables de la ville, à toutes les élections municipales pour, comme il le dit, « l'intérêt de la ville » jusqu'à ce que les autorités en aient assez de ce double jeu. George W. Bush, n'est pas du tout l'inventeur du « soit vous êtes avec nous, soit vous êtes contre nous ! ». Au Maroc, ceci n'est pas une expression, mais l'attitude manichéenne du Makhzen et de ses serviteurs. Ils avaient alors usé des mêmes moyens que ceux utilisés pour l'élire : donner des cartes d'électeurs aux mêmes femmes voilées pour voter plusieurs fois pour le candidat adverse. Seuls les moyens de falsification ont évolué depuis.

« J'ai labouré la mer » se disait sûrement mon père, sans le dire réellement.

C'était à l'école que je m'étais le plus dédoublé. Je leur laissais un des deux Amine et je m'en allais avec l'autre explorer des contrées lointaines, ériger des songes, y dessiner des visages en rose, des oiseaux en prose. J'ai dû y croiser maintes fois « le petit prince ». J'ai tellement aimé Saint-Exupéry et ses allégories. Ce n'était pas la peine de faire un tas d'études pour ressentir et aimer la vie. Tant de sciences pour si peu de connaissances en ce qui nous importe le plus : connaître le monde, connaître la vie, surtout la nôtre.

Je me levais las, éreinté, comme déjà vieux d'avoir trop vécu, et surtout que j'étais souvent sans voix. J'avais pourtant un terrifiant besoin de parler, non pas pour dire quelque chose d'intéressant, mais juste pour me prouver que je n'étais pas devenu muet. Un petit son, une lettre épelée et c'est tout ! Je bégayais trop. Ma voix était seule à bégayer. Moi, je pensais sans discontinuité et en abondance, un peu trop pour mon âge.

C'est le docteur Grenier qui le remarqua pour la première fois lors d'une visite médicale à domicile. J'étais là, impassible, à le voir ausculter ma mère. Je baignais encore dans la réflexion intense et me demandais comment un supposé médecin pouvait savoir de quoi souffre le malade plus que le malade lui-même. Je n'avais même pas remarqué qu'il m'adressait la parole. Avant de partir, il avait lancé un avis sans appel : cet enfant-là n'est pas normal !

Tout était normal pour moi. Je n'avais pas douté jusqu'ici que je fusse moi-même un monde à part, un monde parallèle qui recouvrait accidentellement l'autre. Ces deux mondes s'enlaçaient parfois, se repoussaient souvent. Plus tard, il y a eu le châtement corporel du père. Puis les autres, cet enfer ! Je ne comprenais pas pourquoi mon père, pourtant très affectueux avec mes sœurs, était tellement dur avec moi. « C'est pour que tu sois un homme ! » disait-il. C'était encore plus compliqué qu'il ne le pense. Il avait fini par me transmettre involontairement des fantômes transgénérationnels dont j'ai longtemps entendu les murmures. C'était son seul legs : une aversion congénitale de l'injustice. C'est devant chaque semblant d'injustice que j'entrais en transe sans en mesurer les risques ni les conséquences.

Et si ce « seul » était moi ?

Le monde m'appartenait. Je ne pouvais en douter. J'étais en même temps le roi et le peuple. Je n'étais pas un peuple qui se révoltait, j'étais un peuple qui s'en foutait. Je vivais d'ailleurs en autarcie. Même pas besoin de la présence d'une fille ! Qui sait ? le monde aurait pu être moins compliqué ! Sans Eve, Adam serait peut-être resté à la fois homme et femme au paradis ! Laissons de